

Lucie Roblot

Vertige de l'amour

Un printemps en ville. Une heure du matin en plein cœur d'un Paris où il fait nuit noire. Sous les lumières bleues, la Grande Verrière brille de mille feux. D'immenses fougères arborescentes tombent du ciel comme par enchantement, effleurant l'eau calme d'un bassin de nénuphars, où respirent à la surface de minuscules branchies rouges. L'endroit a été transformé en serre végétale par un studio de création à la mode. Chaleur tropicale, amour tropical : les corps bougent d'un seul et même mouvement, les verres se renversent, certains corps se rapprochent, se touchent, s'enlacent. La fête est une union, et pourtant une union solitaire. Nous sommes au Grand Palais dans une soirée électronique. Le son pénètre tous les interstices, les corps se déhanchent devant le DJ. Hypnotique, la lumière, hypnotiques, les sons ; les corps s'enflamment. Mais ils sont seuls, la danse est solitaire, chacun dans une bulle, chacun dans son trip, seuls ensemble. Quatre heures du matin, devant l'escalier de l'avenue Winston Churchill. De fraîches idylles s'embrassent sur les marches. D'autres ouvrent la porte d'un Uber pour découvrir leurs corps dans le canapé-lit d'un deux-pièces ou la chambre d'adolescent d'un appartement parental – et se quitter vite après midi. Deux filles, leurs talons à la main, l'air déçu, marchent d'un pas lent en vérifiant leur téléphone dans l'espoir d'un *match* Happn (*ndlr* : célèbre application

de rencontre géo-localisée).

Le Grand Palais accueillait en septembre 2015 – de jour, cette fois – un cycle de conférences organisé par la Réunion des musées nationaux intitulé « Amour 2.0 ». Une batterie d'intellectuels, psychologues, coachs, essayistes s'y succédaient pour débattre de l'amour contemporain. Ces experts dénonçaient la pornographie si « dommageable », les textes de rap qui « glacent le sang », les réseaux sociaux, ces plateformes marchandes où les jeunes zappent. « Disruption de l'amour », affirmait un spécialiste. Narcissique, la jeunesse répétait-on en cœur. Hélas, n'y aurait-il plus qu'un amour individualiste, façonné par le néolibéralisme qui n'épargne aucun pan de la société, et surtout pas l'intimité ? Ces propos rapportés ne font que confirmer l'obsolescence du débat public sur la question de l'amour, prise en otage par des positions moralisatrices de soixante-huitards devenus trop bourgeois, qui ne connaissent plus grand-chose aux modes d'emploi de l'amour dont il est question. À l'heure du grand procès de l'amour, à qui la faute ? Les jeunes, l'individualisme, crie-t-on dans les médias, les réseaux sociaux, le capitalisme, répondent les sciences sociales. Et en effet, beaucoup d'accusés, peu de coupables. A défaut d'accuser, nous tenterons d'expliquer.

La racine de toute relation amoureuse contemporaine est donc l'amour, il n'y a pas de doute là-dessus. Tautologie ? Pas vraiment. Cela n'a pas toujours été le cas. Les mariages de raison et les arrangements économiques et sociaux sur lesquels reposaient ces mêmes mariages ont peu à peu disparu au profit d'une culture du flirt. Réel phénomène de société, il prend toute son ampleur à partir des années 1950 dans les surprises-parties entre vifs et slows, pour laisser place aux célèbres boudoirs où les corps se rapprochent encore dans la danse, sans jamais se donner à l'autre. Il s'agit donc d'un lent processus d'émancipation accouchant d'une démocratie amoureuse et sexuelle. Les individus sont désormais libres de faire couple avec l' élu de leur cœur. Seuls responsables de leur choix, et donc de leur bonheur. Cette valorisation extrême de l'amour et de la libre élection (je te choisis et t'aime pour ce que tu es,

indifféremment de ta position sociale) est renforcée par la place de l'amour dans les médias, les témoignages et toutes les productions culturelles. Nous n'avons jamais autant écrit, filmé et photographié l'amour, l'amour véritable, qui se veut libre de tout diktat social. Une étude de France Télévisions réalisée en 2018 révèle que les relations amoureuses des 15-34 ans sont importantes pour 50 % des jeunes hommes et 53 % des jeunes femmes, voire primordiales pour 25 % d'entre eux. Pour le même panel, respectivement 70 % et 74 % estiment la fidélité indispensable. L'amour, dans son aspect le plus traditionnel, reste un horizon enviable, bien qu'il soit accusé de tous les maux.

Alors souffrir l'amour, est-ce bien nouveau ? La jeunesse souffre-t-elle différemment aujourd'hui et donc aime-t-elle différemment ? La souffrance d'amour n'est-elle pas l'apanage de toutes les sociétés, intégrée à l'histoire de la sensibilité ? Le chagrin d'Emma Bovary éconduite par Rodolphe est-il bien différent de celui du jeune adulte urbain quitté par sa dernière conquête Tinder ? Juste interrogation, si ce n'est que Rodolphe prenait le temps d'écrire une terrible lettre de rupture quand le jeune homme contemporain préférera « ghoster » sa dulcinée (*ndlr* : anglicisme pour désigner le fait de rompre sans donner signe de vie). Existe-t-il une souffrance contemporaine et donc, de fait, un amour contemporain ? Assurément, affirme la sociologue Eva Illouz : « Alors que le passé proche et le passé lointain semblent superficiellement regorger d'exemples apparemment semblables aux cas présents, ils ne contiennent pas les structures sociales, culturelles et économiques qui expliquent les pratiques amoureuses contemporaines et la souffrance qu'elles génèrent ¹ . » L'amour semble plus individualiste et, paradoxalement, n'a jamais été autant idéalisé. Il devient peu à peu, comme le célèbre compte Instagram aux 422 000 abonnés, un « amour solitaire », caractérisé par des paradoxes difficilement conciliables.

1. Eva Illouz, *Pourquoi l'amour fait mal. L'expérience amoureuse dans la modernité*, Éd. du Seuil, 2012.

L'amour de l'amour

L'émancipation féminine cristallisée par le mouvement #MeToo a conduit à la réinvention de la féminité autant que de la masculinité. Autrefois cohérentes – si contraignantes soient-elles –, les injonctions sociales propres à chaque genre sont désormais plus complexes, voire contradictoires. Chez les jeunes femmes persiste « l'idéal de la femme blanche, séduisante mais pas pute, bien mariée mais pas effacée, travaillant mais sans trop réussir, pour ne pas écraser son homme, mince mais pas névrosée par la nourriture² ». Chez les hommes, une pression à la réussite et à l'ambition sans avoir l'air de rien, à la virilité tout en étant féministe, à la galanterie sans jamais offenser, à la force tout en étant sensible. Ces différents éléments ont considérablement bouleversé les rapports de séduction et déstabilisé les individus dans le rôle qu'ils doivent endosser au sein des rapports amoureux.

Il serait réducteur de penser qu'à l'heure des contrats à durée déterminée comme norme de vie et de consommation, l'engagement amoureux soit devenu démodé. La chose est plus complexe qu'il n'y paraît. Il y a une réticence à l'engagement définitif, une obsession de la possibilité de résiliation. Bien que émancipées, les jeunes femmes sont moins « consommatrices » que ne le sont les jeunes hommes. Les filles souffrent plus d'une relation sexuelle d'un soir que les garçons. Une étude sur le *sexual regret*³ constate que les femmes regrettent 2,27 fois plus que les hommes la relation sexuelle consommée, tandis que les hommes regrettent 6 fois plus que les femmes une occasion manquée.

Il persiste toujours un souhait d'engagement plus fréquent chez les jeunes femmes que chez les jeunes hommes, ce qui accroît l'asymétrie du rapport de force entre

2. Virginie Despentes, *King Kong Theorie*, Grasset, 2006.

3. L. E. Kennair, M. Bendixen et D. M. Buss, « Sexual Regret: Tests of Competing Explanations of Sex Differences », *Evolutionary Psychology*, décembre 2016.

les deux sexes⁴. Pour cette génération élevée selon la primauté de l'enfant, choyé et désiré, dans des familles où les divorces sont généralisés, l'amour est à durée déterminée et surtout résiliable. La souffrance d'amour des parents a imprégné les inconscients : il faut désormais se protéger, à tout prix, et, dans une conscience du chômage de masse, privilégier la carrière avant tout choix affectif. Affirmation assumée d'un égoïsme ne laissant pas la place à « autre » que soi, dans la durée. Il s'agit d'abord de s'assurer de « sa place » dans la société (poste, salaire, logement, statut social), avant de faire une place à un éventuel partenaire amoureux.

Cette logique purement égoïste s'explique en partie par une absence totale d'insouciance en matière personnelle et professionnelle. Elle illustre à quel point le contexte économique façonne l'intimité. Quand le chômage accable un quart des jeunes actifs, tomber amoureux devient bien secondaire. Car il faut bien pouvoir se l'offrir, l'amour, la vie à deux, une bonne bouteille de vin. Qu'il est doux de se projeter dans un appartement commun ou même dans un mariage, mais à quel prix ? Imaginer l'avenir devient difficile dès lors qu'on n'en a pas les moyens. Alors plusieurs postures se distinguent : un refus absolu de toute forme d'engagement, un couple en deux ménages (deux micro-appartements, ou chacun dans la chambre d'ami de maman et de son nouveau compagnon) ou l'attente interminable d'un statut socioprofessionnel permettant enfin de voir plus loin que le week-end prochain. Dès lors, quelle place y a-t-il encore pour le rêve ? Il vaut mieux aller faire la fête au Grand Palais.

Pourtant, l'amour reste un idéal enviable. Ainsi, plus de la moitié des 18-34 ans considèrent comme « importantes » les relations amoureuses et près des trois quarts la fidélité comme « indispensable ». Dans une société où le développement personnel et *la conquête de soi* font office de nouvelle religion, l'amour s'affirme comme la garantie du bonheur et de l'accomplissement individuel dont on tient seul les rênes. Cependant, le décalage entre cet amour idéalisé et la réalité

4. Peggy Sastre, *Comment l'amour empoisonne les femmes*, Anne Carrière, 2018.

d'une relation donne souvent l'impression amère que l'amour ne tient pas ses promesses. Le couple une fois formé souhaite conserver une dimension de liberté : il s'agit alors d'être « libres ensemble ⁵ », seule possibilité de compromis. Si le compromis est perçu comme trop contraignant, il constitue une entrave à la liberté des deux individus. Il devient ainsi commun de passer d'une relation à l'autre, recherchant sans arrêt celui ou celle qui saura concilier amour et intérêts.

De la même manière que la pornographie expose à des images sexuelles irréelles, la perception de l'amour dans la société contemporaine, telle que mise en scène par les réseaux sociaux, provoque un décalage entre l'idée de l'amour et l'amour vécu. Et comme l'affirmait Jacques Brel à Jacques Chancel en 1973, « le malheur, c'est exactement la différence qu'il y a entre le rêve et le réel ». Seulement, la différence entre Madame Bovary et une jeune femme en 2018, c'est qu'il y a des moyens pour surmonter ce décalage : recommencer sans cesse, consommer la rencontre. L'amour devient alors un « amour liquide », évanescent ⁶. Recherche de l'intensité permanente, mais sans la prise de risque qu'implique la relation amoureuse, au sein d'une société où le risque est de plus en plus mis à distance⁷. On veut sauter à l'élastique, mais pas sans harnais ; on veut des montagnes russes sans secousses au parc d'attraction de l'amour. Il s'agit de s'assurer une sécurité affective dans un environnement où tout est assuré (voiture, habitation, santé). On assure même la vie. Mais peut-on s'assurer l'amour ?

L'insoutenable légèreté

Pas sûr, dans la mesure où il implique autre que nous. La perte de contrôle qu'implique l'amour terrorise autant qu'elle fascine. Mais l'heure n'est plus au lâcher prise. Alors qu'une nouvelle forme de souffrance amoureuse structure les relations, la

5 . François de Singly, *Libres ensemble : l'individualisme dans la vie commune*, Nathan, 2000.

6 . Zygmunt Bauman, *L'Amour liquide*, Éd. du Rouergue, 2004.

7 . Anne Dufourmantelle, *Éloge du risque*, Payot et Rivages, 2004.

démultiplication des rapports de séduction, apparemment maîtrisées grâce aux plateformes numériques, représente une source d'insécurité et de solitude inédite. Celle-ci s'exprime par une situation permanente d'écartèlement du sujet, entre la légèreté de la séduction et la vraie rencontre, entre l'individualisme et l'être ensemble, entre l'amour romantique et la perte de la passion dans le temps. Comment correspondre à l'idéal normatif de rencontrer « le bon / la bonne » qui saura conjuguer passion et long terme ? S'observe alors une réaction philosophique face à la situation répétitive du dilemme : *l'être-en-suspens* de la jeunesse, c'est-à-dire ne pas s'engager, ne pas reculer, une sorte de légèreté permanente, parfois insoutenable.

Comme l'analyse Marcel Gauchet, il semble se profiler une véritable psychologie propre à l'individu intégré dans son époque⁸. Si la personnalité traditionnelle épouse totalement l'ordre symbolique dans lequel elle évolue, la personnalité moderne fait face aux conflits internes : héritier de l'ordre symbolique, mais conscient de son désir propre, l'individu se trouve écartelé entre la tradition et son désir individuel. Enfin, la personnalité contemporaine est caractérisée par la conscience de l'appartenance à une société sans que celle-ci ne la détermine, la laissant libre de part en part. Les conflits internes semblent ainsi changer de nature : il ne s'agit plus de se demander si mon désir est conforme à ma position – Marivaux se demandant si l'on peut épouser une servante tout en étant un noble –, mais plutôt si la relation n'est pas une entrave à ma liberté, et donc à mes désirs. C'est en ce sens que l'amour contemporain peut ressembler à toutes ses formes précédentes – l'époque est rarement déterminante quand il s'agit d'un cœur brisé –, mais se distingue par le règne absolu du désir individuel et, donc de la liberté, réelle ou supposée. Principal médium des échanges entre deux individus, la technologie est aussi la première avocate de cette liberté chérie. Tel un kaléidoscope, elle multiplie autant les dilemmes que les voies

8 . Marcel Gauchet, « Essai de psychologie contemporaine », *Le Débat*, n° 99, mars-avril 1998.

d'accès à la pleine satisfaction du désir.

La technologie de l'amour

« Si le système technique conditionne la vie culturelle⁹ », la génération née entre 1980-2000 fut largement façonnée par son rapport aux médias, et ce dans toutes les dimensions de la vie sociale¹⁰. La pénétration par les médias du domaine privé se caractérise par une grande ambivalence. Parlons d'abord des avantages. En premier lieu, les applications de rencontre permettent enfin de concilier l'inconciliable : l'amour et la précarité. Sur Tinder, Happn ou même Raya (*ndlr* : application de rencontre pour VIP), on drague gratuitement. Plus besoin de risquer une journée de salaire pour offrir une coupe de champagne à une jeune femme dont le CV, ainsi que l'intérêt qu'elle vous porte restent très incertains. On discute avant se rencontrer et on économise des consommations. C'est aussi la possibilité de séduire, sans même aller jusqu'au bout, pour meubler une pause déjeuner ou une soirée Netflix, en cas d'ultramoderne coup de blues. Ensuite, ces plateformes permettent de concilier l'amour et le lointain. La mise en relation d'individus, sans contraintes sociales et géographiques – certains timides, d'autres accaparés par leur carrière ou éloignés physiquement –, permet à beaucoup d'expérimenter des relations amoureuses qu'ils n'auraient sans doute pas pu connaître sans les nouveaux médias. Enfin, et surtout, elles permettent de conjuguer amour et productivité : on peut flirter au travail, dans les transports, n'impliquant plus la fréquentation obligée de « lieux de rencontre ». Bref, on gagne du temps. Et de l'argent.

Parlons ensuite des inconvénients. Ces plateformes confrontent leurs utilisateurs au « paradoxe du choix¹¹ » qui entraîne une cascade de souffrances. La multiplicité inédite des partenaires disponibles est source de

9. Bertrand Gille, *Histoire des techniques. Technique et civilisations, technique et sciences*, Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 1978.

10. Sonia Livingstone et Leah A. Lievrouw, *Major Works in New Media*, Londres, Sage, 2009.

11. Barry Schwartz, *The Paradox of Choice*. Harper Perennial, 2004.

vertige : l'angoisse de faire le mauvais choix, le regret des possibilités écartées, la frustration qui en découle et la culpabilité d'avoir pris la mauvaise décision dont on serait seul responsable. La progressive libéralisation du marché amoureux se caractérise par une augmentation considérable de l'offre qui banalise toute interaction avec autrui. Plus que de courtiser, la finalité est *d'être courtisé*, par plus de personnes que nul ne l'a jamais été. Ego boost ou amour, alors ? Question ouverte dans la mesure où l'hyperrationalisation de la rencontre n'offre finalement qu'une rencontre avec soi. Ainsi, vous demanderez à votre application, parmi les milliers de combinaisons possibles, un jeune entrepreneur sportif et féministe, habitant le II^e arrondissement de Paris, qui aime les films d'Ashgar Farhadi et le jus de yuzu. Tinder mesure même le niveau d'élocution de ses utilisateurs, afin d'optimiser les matchs.¹² On ne rencontre que ce que l'on connaît et ce que l'on pourrait connaître à un dîner d'amis communs. Il s'agit donc bien d'un entre-soi, d'un « Inner Circle », nom choisi par une application de rencontre « sélective », réservée aux jeunes diplômés et aux entrepreneurs. Cependant, l'hyperrationalisation semble bien loin de la rencontre, la vraie, en tant que rencontre d'une altérité, et qui finalement ramène, comme l'écrit Mazarine Pingeot, « au champ du même, celui où nulle rencontre n'est possible¹³ ».

L'écran protecteur

Une chose est sûre : les écrans protègent du rejet en face à face. Sur les applications de rencontre, les 25-34 ans représentent 45 % des utilisateurs. Pas de prise de risque, que du plaisir d'ego. Pour booster son moral en cas de déprime, on devine des pics d'utilisation le dimanche et les soirs de semaine, reflétant la solitude des lendemains de soirée ou la fatigue du bureau. Deux personnes se plaisent,

¹² Judith Duportail, *L'Amour sous algorithme*, Éd. Goutte d'or, 2019

¹³. Mazarine Pingeot, « Le même et l'autre, brève histoire de la rencontre », *Revue des Deux Mondes*, juin 2017.

ils « matchent » et se mettent à correspondre. Pas de risque d'essuyer le refus face à un sujet pas intéressé(e) ou déjà en couple. Quand elle ne commence pas sur une application, la séduction se fait toujours *via* des écrans. Elle commence par un ajout Facebook / Instagram et se poursuit sur Messenger, WhatsApp ou par texto. Étape suivante : si une relation de couple prend forme, elle se construit en images. Le couple devient alors un produit marchand. Il organise sa propre communication visuelle sur les réseaux. Selfies de voyage, bouquets de fleurs dans le salon, dîner aux chandelles dans un restaurant à la mode, demande en mariage – le célèbre hashtag #ISaidYes ne dénombre pas moins de 1,8 million de références¹⁴ – sont désormais des mythologies visuelles du discours amoureux. Cette exposition est validée par les utilisateurs du réseau social via des *like*. Le *like* sollicite instantanément dans le cerveau humain la dopamine (neurotransmetteur de la pulsion immédiate répondant à un désir) qui met de côté la production de sérotonine (neurotransmetteur garant du bien-être psychique)¹⁵. Un faible nombre de *like* provoquera donc tristesse et frustration chez l'intéressé. De même, la mise en scène de couples plus enviables (plus beaux, plus riches, plus aimants) suscite en retour un sentiment d'infériorité qui fragilise la relation amoureuse. Cet élément contribue à entretenir un sentiment d'insatisfaction au sein de la relation, et donc de réversibilité. Le rôle du *like* est également un élément central du langage amoureux qui a connu une évolution considérable. Désormais, celui-ci prend davantage une forme écrite qu'une forme orale, délaissant les sérénades et autres scènes de balcon au profit d'une communication médiée. Les traditionnelles correspondances qui ont fait la renommée des amours de Sand et Musset, Claudel et Rodin, Casarès et Camus sont, elles aussi, passées de mode. L'injonction à la vitesse – et la technologie qui la permet – a laissé place à un langage plus fonctionnel (liste de courses, heure de rendez-vous, adresse de la fête,

¹⁴ En mars 2019

¹⁵ Stéphane Foucart, « Réseaux sociaux, sucre... les Occidentaux accros à la dopamine », *Le Monde*, 30 janvier 2018.

émojis). Oui, il faut le dire : un emoji cœur envoie un pic de dopamine au cerveau. C'est en cela que les notifications des réseaux sociaux sont une autre forme du langage amoureux : poster une photo à son avantage en espérant que l'être convoité la visionnera, liker une photo pour dire « tu me plais », ne pas suivre en retour un nouvel abonné sont autant de *messages sans mots* pour signifier l'amour ou le désamour. Il semblerait que l'amour contemporain ait perdu la voix.

Il en va de même pour la rupture. Une séparation sur deux est prononcée ou matérialisée par le biais de la technologie. L'anthropologue Ilana Gershon montre ainsi que la nature du message, le médium utilisé (SMS, WhatsApp, Facebook, Instagram), l'heure d'envoi et le délai de réponse sont des éléments centraux du récit narratif de la rupture¹⁶. Il s'agit ainsi d'utiliser la non-réponse comme message en lui-même. L'anglicisme de *ghosting*, dérivé du fantôme, devient ainsi de plus en plus banalisé. Il s'agit de cesser de répondre à celui ou celle avec qui vous entretenez une relation, quelles qu'en soient la durée ou les modalités. Moins de mots donc, et beaucoup de signaux. Près de la moitié des individus surveille l'activité de leur partenaire (ou partenaire convoité) sur Facebook, afin d'observer les nouveaux amis, les photos, les heures de lever et de coucher qui permettent d'en dire plus sur la soirée de la veille. En ce sens, un texto sans réponse combiné à une connexion sur Facebook à deux heures du matin ne présage rien de bon. La pente descendante d'une relation a, comme premier symptôme, une prise de distance digitale. C'est en ce sens que ces signaux émis sur les réseaux sociaux composent un nouveau langage, un véritable système de signes, qui doit ravir les sémiologues. Une fois la rupture consommée, s'observe une grande difficulté des individus à la surmonter. L'intrusion de l'ex-partenaire dans tous les domaines intimes rend la tâche difficile : fil d'actualité Facebook, compte Instagram et profil LinkedIn renseignent sur la soirée arrosée de veille, les vacances exotiques, la conférence philo à laquelle il doit assister

16. Ilana Gershon, *The Breakup 2.0 Disconnecting over New Media*, Cornell University Press, 2012.

vendredi prochain, ou pire encore, une mèche de cheveux blonds non identifiés. Ils composent un puzzle de détails dont il est insoutenable d'être en possession. L'être perdu est ainsi immédiatement idéalisé : là où « l'absence de l'autre me tient la tête sous l'eau », écrit Roland Barthes¹⁷, la présence digitale permanente de l'être aimé, désormais disparu, rappelle sans cesse son absence. Elle le fait pénétrer à tout moment dans l'intimité de l'abandonné. Heureusement, Tinder lui permet rapidement d'essuyer ses larmes dans un bar mexicain. Une de perdue, des milliers de retrouvées.

Images du plaisir

Le pouvoir de modelage des médias atteint également le domaine de la sexualité. Là où l'écran nous donne à voir, inscrivant les individus dans une passivité, la sexualité est entièrement apprise par le porno, premier et unique référent. Le décalage entre le fantasme et le réel conduit souvent à une frustration chez les individus, qui aimeraient pouvoir reproduire ce qu'ils visionnent. Le même raisonnement s'applique à des jeunes hommes abreuvés d'images de mannequins sur Instagram. Le retour à la réalité de jeunes femmes « normales » n'est pas toujours simple. Le pouvoir des images, à la fois dans la déformation du corps et dans l'injonction à la performance, participe à une sexualité de plus en plus complexée des Millennials, dont témoigne la baisse de leurs rapports sexuels vis-à-vis des générations précédentes. La sexualité des jeunes prendrait-elle donc seulement une nouvelle forme, plus consommatrice d'images que de corps tangibles ? Elle a certainement évolué vers une version plus individualiste. On pourrait évoquer l'omniprésence des sollicitations sexuelles, et la part grandissante du sexe dans l'espace public comme première hypothèse. La frustration qui accompagne la mise en contact d'images à caractère sexuel amène les individus, ivres de nausée visuelle, à deux constats : ailleurs, on fait plus l'amour et toujours mieux. Tout cela semble donc bien

17 . Roland Barthes, *Fragments d'un discours amoureux*, Éd. du Seuil, 1977.

inhibant.

Par ailleurs, l'extrême hygiénisation du corps amène – paradoxalement – à une mise à distance de la réalité corporelle. Des jeunes témoignent : « Moi, c'est de temps en temps, je ramène une fille de soirée, c'est vrai, souvent bourré, dans le noir. » Peu de souvenirs de la nuit donc. La réalité tangible du corps, avec ce qu'elle a de moins glamour aux yeux de la pub et du porno, amène à une sexualité hygiénisée, souvent loin du plaisir. Les filles continuent à simuler, les garçons à vouloir « performer ». Le plaisir de l'autre est bien souvent mis de côté dans l'urgence de l'ivresse ou de la gêne, les lumières éteintes. Cela rejoint l'hypothèse d'une sexualité éternellement adolescente, où l'on fait vite, maladroitement ; où l'on espère que l'autre n'a pas entrevu une hanche trop généreuse ou une pilosité mal placée. Et pourtant, Internet a largement amplifié l'accès à un domaine autrefois passé sous silence, grâce à des contenus vidéo, des forums, et des instagrams militants. La parole serait donc apparemment libérée. Mais toujours la même ambivalence : l'utilisation croissante des *sex toys*, bien que positive dans l'appropriation du corps, permet aussi une satisfaction rapide et certaine. On observe un fonctionnement similaire dans la consommation courante de pornographie pour les deux sexes (croissante chez les femmes mais toujours plus importante chez les hommes) qui conduit à une satisfaction solitaire du désir, moins complexe qu'avec un partenaire, puisque l'autre n'est pas en jeu, ni son regard ni son plaisir. C'est donc la naissance d'une sexualité à la carte, faite d'un savant mélange combinant une sexualité à deux, et une sexualité plus individuelle, allant même parfois jusqu'à faire l'amour ensemble, en se sentant bien seul.



Somme toute, il faudrait faire preuve de mauvaise foi pour contester, comme l'a montré cette tentative de radiographie, que l'amour se fait de plus en plus individualiste. Sa particularité repose sur un ensemble de paradoxes que la jeunesse se doit de résoudre à chaque entreprise amoureuse. Épuisante perspective, il faut l'admettre. On l'aura donc

compris, l'insouciance n'est plus de mise pour une génération à la conquête de « soi », de sa carrière, de son bonheur et de sa liberté. L'amour se façonne au gré de ces mouvements, de ces désirs générationnels, et épouse – tout autant qu'il est conditionné par celui-ci – l'environnement médiatique qui est le sien. L'amour est donc solitaire, oui, puisque modelé par les contours de la société dans laquelle il se construit et les ambivalences inquiétantes qu'a produites la technologie. Mais il reste enviable et envié par la jeunesse, cet amour amoureux de lui-même, sans menu jamais, et toujours à la carte. Son grand défi sera désormais de continuer à oser, à prendre le risque du risque ultime, celui d'être bouleversé par une altérité, tout en désacralisant l'idéal amoureux, normé et injonctif, érigé en veau d'or.

Lucie Roblot.